

Pierre-Antoine

DUBEY

THÉÂTRE Comédien magnétique, il incarne un pyromane en prison dans «Sans peau» de Pierre Lepori, sur la scène du 2.21 à Lausanne.

Jouer avec le feu

CÉCILE DALLA TORRE

Ses billes bleues attirent le regard. Et vous mettent directement à nu. Son sourire immense exhale sincérité et franchise. En même temps, Pierre-Antoine Dubey semble prêt à conquérir l'univers. Contradictoire? Peut-être bien. On ne serait pas si loin du rôle de Samuel, jeune pyromane errant entre les murs d'une prison, qu'il incarne ces jours sur le plateau du Théâtre 2.21, à Lausanne. «Un personnage dans la contradiction, qui possède d'un côté l'arrogance de la jeunesse et, de l'autre, la candeur d'un enfant de 8 ans.»

On a beau l'avoir vu dans pas mal de rôles sur la bonne vingtaine qu'il a tenus au théâtre depuis ses débuts, le comédien reste difficile à cataloguer. Et ça lui plaît qu'il en soit ainsi. «Après la sortie de l'école, j'ai interprété tout de suite des rôles de jeunes, souvent amoureux, qui possédaient un regard assez naïf sur le monde. On m'engage aussi pour jouer ce à quoi je ressemble. Mais j'essaie de faire des choix. Sinon on s'embête vite et on rentre dans des systèmes de jeu.» Etre bon et gentil dans la vie, oui mais...

VOIR ET CROIRE

Le hasard ou les caps de la vie ont changé la donne. «C'est marrant, je viens d'avoir 30 ans et je commence à jouer des rôles différents.» Dans *La Maladie de la famille M.*, de l'Italien Fausto Paravidino, dont la tournée se poursuit, il excelle dans un rôle d'écorché. Et puis il y a ce meurtrier qu'il a interprété récemment dans le film *Un Juif pour l'exemple* de Jacob Berger d'après le roman de Jacques Chessex, qui n'est pas encore sorti sur nos écrans. «Ça m'a fait rire, d'habitude je meurs tout le temps. C'est la première fois que je tue des gens!» Il y a deux ans, il arborait une belle crête sur un crâne rasé pour son rôle de punk dans *Sweet Girls*, long métrage de Xavier Ruiz et Jean-Paul Cardinaux. «J'étais content, je ne me suis pas reconnu», sourit-il.

Le matin de notre rencontre, il nous donne rendez-vous dans l'un

des rares cafés lausannois ouverts un lundi de Pâques. Il a sa coupe de tous les jours, le cheveu châtain clair en pétard, parfois camouflé par son bonnet de laine. Pierre-Antoine Dubey n'a pas franchement envie de parler de lui. Au risque d'être mal à l'aise. «Moins je parle de moi, plus vous me verrez et vous croirez à ce que je fais». L'expression, qu'il trouve géniale, n'est pas de lui mais de Kevin Spacey dans la série *House of Cards*.

On aborde son parcours de comédien entamé sur une très belle lancée depuis sa sortie de la Manufacture, à Lausanne, où il était l'un des plus jeunes de sa promo. Une voie royale qu'il suit après les cours Florent à Paris. «Je sais qu'il y aura des vides dans ma carrière, mais pour l'instant j'ai eu le choix de dire non.» Le chemin théâtral, Pierre-Antoine Dubey l'a suivi très tôt, vers 5 ans: sa mère pianiste l'inscrit à des cours de théâtre amateur pour faciliter son intégration en Suisse romande lorsque sa famille (un père et une sœur matheux) quitte Zurich.

Il y a ensuite cette «rencontre» avec Gilles Privat, qu'il voit jouer à 16 ans dans *Le Cercle de craie caucasien*. La pièce déclenche l'envie de faire ce métier. Mais jamais il ne se serait douté qu'il partagerait la scène avec lui, des années plus tard, dans *Le Malade imaginaire*. Sans doute était-il loin aussi de s'imaginer qu'il jouerait un jeune nazi – et pas dans un petit rôle – face à Bruno Ganz, dans cette adaptation du roman de Chessex par Jacob Berger. A l'affiche du film figurent d'autres grands noms comme André Wilms.

VIVRE DANS UNE AUTRE TÊTE

Aujourd'hui, c'est avec Jean-Luc Borgeat (n'apparaissant qu'en vidéo et jamais à ses côtés sur le plateau) qu'il a travaillé dans *Sans peau*, écrit et mis en scène par Pierre Lepori. «Un texte qui parle de solitude et de perte de repères. Jouer l'enfermement, je me suis demandé si j'allais y arriver. Ce qui m'a aussi intrigué, c'était le fait d'être seul en scène. Serai-je capable de le faire? C'est la première fois que j'interprète un monologue, un exercice que je n'avais pas pratiqué profes-

sionnellement. On joue beaucoup en fonction de son partenaire. Mais, en face de moi, il y a un mur.»

Pour lui permettre d'entrer dans le texte, l'idée de se rendre en prison avait été effleurée. Mais c'est surtout la lecture de *L'Adversaire*, d'Emmanuel Carrère, qui l'a marqué, entre toutes celles suggérées par Pierre Lepori. Le personnage principal du roman fait croire pendant des années qu'il est médecin, tue toute sa famille, rate son suicide et se retrouve derrière les barreaux. «Quand je brûlais les maisons, je vivais dans une autre tête», dit quant à lui le personnage de Samuel campé par Pierre-Antoine Dubey. «Je faisais le lien avec le livre. La lecture ouvre des imaginaires.»

Tout comme *L'Adversaire*, *Sans peau* pose la question de la culpabilité. Comment répond-on de ses actes? Pourquoi certaines personnes franchissent-elles la ligne rouge? L'incarcération est-elle la bonne réponse à apporter? «Samuel devient fou parce qu'on l'a enfermé et non le contraire»,

souligne le comédien tenu de soliloquer dans sa cellule. «On est obligé de passer par la parole pour se libérer. On a besoin de l'autre pour savoir qui on est.»

«Je compare aussi un peu le personnage de Samuel à celui du fils dans *La Maladie de la famille M.*, un personnage très bizarre, qui m'amène à construire ailleurs.» Par «ailleurs», il faut entendre au-delà du ressort théâtral, dans le lâcher-prise. «Je ne suis pas un acteur de l'émotion», confie Pierre-Antoine Dubey, qui s'est pourtant surpris dernièrement à verser quelques larmes sur le plateau. On finit par lui demander si pareil rôle ne déteint pas sur le quotidien. Lorsqu'il a commencé à travailler ce personnage, il en jouait un autre, lumineux, dans *Les Trois Sœurs* de Tchekhov, monté par Eric Devanthery, ce qui a facilité les choses. Sa réponse est belle et limpide: «Etre comédien, c'est être toujours en train de chercher la pépite, ce qu'il y a derrière, comme un archéologue de l'humanité.»

Un métier qui le comble. Et pourtant, une question le taraude: peut-on accepter d'être dans le chaos toute sa vie? «Je suis un éternel insatisfait. Parfois, c'est hyper moteur. Jusque-là, je n'ai gagné ma vie qu'en jouant, mais j'ai peur de me réveiller un jour à 45 ans et de ne plus avoir envie de faire ce métier.» Depuis deux ou trois ans, le cinéma lui fait entrevoir d'autres horizons. «Ces questions sont importantes. Elles te disent quel acteur tu as envie d'être. C'est aussi pour cela que je refuse des projets.»

Il y a le théâtre, et puis il y a l'amour. Pierre-Antoine Dubey s'est fait tatouer en chiffres romains la date du début de son histoire de cœur sur l'avant-bras. «C'est bien d'être amoureux dans ce métier.» L'hyperactif qu'il avoue être se dit ainsi plus serein. «Un lien avec la vie autrement...»

Sans peau, jusqu'au 3 avril, Théâtre 2.21, Lausanne, www.theatre2.21.ch.



Jouer l'enfermement, un défi. MATTHIEU GAFSOU

